

gands sont occupés à piller l'église et le monastère, et les flammes envallurent bientôt tous les bâtiments, qui s'écioient avec l'église profanée.

“ Au milieu du tumulte, un des fanatiques était monté sur l'autel : je le dis avec effroi, d'une main sacrilège, il avait saisi le saint ciboire, dont il vida dans sa poche les parcelles précieuses, et rempli de l'orgueil satanique de Calvin, il s'était rendu dans une auberge de Charlestown.

Au milieu d'une foule avide d'entendre ses exploits sacrilèges, un irlandais catholique se trouvait là écoutant avec une terreur profonde, lorsque tout-à-coup le fanatique le reconnaissant, tire de sa poche plusieurs hosties, et d'un ton ricaneur : “ Tiens, dit-il en les lui montrant, voilà ton Dieu ; qu'as-tu besoin désormais ; d'aller le chercher à ton église ? ” L'Irlandais était muet d'horreur. Le sacrilège se sent alors saisi d'un besoin naturel ; il sort. Mais un quart d'heure, une demi-heure se passent, il ne revient plus. Une crainte vague s'empare des assistants : par un pressentiment dont ils ne peuvent se rendre compte, ils sortent et vont ouvrir, les lieux d'aisance. Le sacrilège était étendu sur le siège, mort, mort de la mort d'Arius.

“ Je ne puis vous dire, Messieurs, l'ineffable sentiment de terreur qui s'empara alors de cette troupe de protestants. L'Irlandais accourut bientôt à son tour, et admirant dans son cœur les œuvres de la justice divine qui frappait si promptement le coupable, il culpa la poche qui contenait les parcelles sacrées, et laissant les autres spectateurs sous le poids du saisissement qui les avait comme attachés autour de ce cadavre impur, il accourut à la cathédrale, où il remit en tremblant à l'Évêque le dépôt auguste dont il venait de s'emparer.

“ Ce fait extraordinaire, qui forme un si frappant épisode dans l'histoire du couvent brûlé, m'a été raconté par plusieurs témoins oculaires dont quelques-uns étaient protestants à cette époque, et depuis sont devenus catholiques : il est d'ailleurs connu de toute la population alors existante à Charlestown et à Boston ainsi que plusieurs autres faits, non moins intéressants de cette époque et aussi peu connus en Europe.

“ Lorsque l'Irlandais arriva à la cathédrale, Mgr. Fenwick était là, dans une ineffable angoisse, environné d'une partie de ses prêtres et des catholiques de la ville, qui attendaient tous ensemble le détail des événements de cette nuit désastreuse : on en connaissait les principaux faits, et la plupart des Religieuses et des pensionnaires du couvent avaient été rec-

cueillies dans les maisons catholiques de Boston. En entendant la nouvelle de ce qui venait de se passer dans Charlestown, l'évêque leva les yeux au ciel, lui demandant grâce pour les coupables, dont l'un venait d'être si promptement châtié, et s'attendant à chaque moment à une nouvelle catastrophe. Mais le bruit de la mort effrayante du sacrilège, en répandant une salutaire terreur dans toute la ville, ne tarda pas à calmer les fureurs fanatiques.

“ Lorsque le jour se fut levé, ce fut aux protestants à trembler à leur tour. Les Irlandais catholiques de tous les environs de Boston, parmi lesquels les événements de cette nuit terrible se répandaient avec rapidité, arrivaient par troupes immenses dans la ville, armés de tout ce qu'ils pouvaient trouver sous la main, et marchant vers la cathédrale, où le rendez-vous semblait s'être naturellement donné, en proférant des menaces de vengeance contre les protestants et leurs Eglises. Le travail cessait partout, d'heure en heure cette multitude exaspérée devenait plus formidable. Plus de vingt mille Irlandais demandaient à l'Évêque la permission de fondre sur les ennemis de leur foi ; la ville entière menacée d'être mise à feu et à sang, était dans la consternation. Mgr. Fenwick parut sur le perron de son église : sa figure était sublime de douleur et de résignation. D'un geste il calma la foule ; il lui parla avec l'autorité d'un père et d'un pasteur, il lui accorda qu'elle aurait eu le droit de se défendre, si elle avait été prévenue de l'attaque ; que citoyens d'un état libre, ils auraient pu et même dû faire leurs efforts pour mettre obstacle aux projets fanatiques des protestants ; mais le mal était fait, et le seul moyen de montrer dans ce moment la supériorité de leur Religion sur l'esprit de secte de leurs adversaires, était de leur pardonner et de remettre à Dieu seul le soin de faire justice. Catholiques, ils pouvaient, comme tous les citoyens, défendre leurs droits et ceux de leur religion, mais jamais se venger.

“ Je n'entre pas dans tous les détails de ce discours : il suffit de rapporter que Mgr. Fenwick fut admirable de sagesse et de modération chrétienne : une éloquence véritable coulait de ses lèvres avec cette simplicité et cette onction qu'il possédait si éminemment. Il commanda à chacun de rentrer chez soi, de se remettre au travail, de pardonner et de prier pour ses ennemis. Malgré leur exaltation poussée alors au dernier degré, tous comprirent leur Evêque : ils obéirent, et cette immense multitude qui, une heure auparavant, menaçait

Boston d'une ruine totale, s'écoula en silence, aux yeux des protestants stupéfaits de la puissance exercée par l'évêque catholique, non moins que de sa charité et de sa clémence. Tous les journaux retentirent des événements de *Mount-Benedict* ; tous y ajoutèrent le discours de l'évêque et dans tous également, protestants ou catholiques, on ne vit qu'un éloge, celui de sa grandeur d'âme. Pour les religieuses, elles se dispersèrent dans d'autres couvents des États-Unis ou du Canada, et sur le sommet du *Mount-Benedict* on voit encore aujourd'hui les ruines du monastère incendié, comme un témoignage toujours subsistant de la fureur des enfants de Calvin et de la clémence des Catholiques.”

#### ET DE CARON, PAS UN MOT.

Proverbe tiré d'un dialogue de Lucien. Ce dialogue a pour titre *Caron* ou le contemptateur. Caron s'étonne de ce qu'aucun mortel n'entre dans sa barque sans verser des larmes ; il la quitte pendant quelques heures et vient sur la terre pour découvrir ce qui peut causer aux hommes de si vifs regrets ; il rencontre Mercure, qui s'offre à lui servir de guide. Ce Dieu entasse plusieurs montagnes les unes sur les autres ; il aide le vieux Caron à les gravir, et parvenu au sommet, il lui montre l'univers. Caron voit les hommes qui s'agitent de toutes parts ; les uns amassent des richesses, les autres poursuivent les honneurs, d'autres ne respirent que les combats ; le plus grand nombre ne recherche que les plaisirs, et, Caron, fatigué de ce spectacle, finit par s'écrier à Dieu : Qu'est-ce que les pauvres mortels ? bois, lingots, sacrifices, combats, et de *Caron pas un mot.*

#### ÉPIGRAMME.

Lambin, mon barbier et le vôtre,  
Râse avec tant de gravité,  
Que, tandis qu'il rase un côté,  
La barbe repousse de l'autre.

LE BRUN.

#### CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'*Abeille* paraît, autant que possible une fois par semaine, pendant l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié : la première moitié, à la rentrée des classes, la seconde au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille*.

#### AGENTS.

A la Petite-Salle, M. M. Fournier.  
Chez les Externes, M. P. Drolet.  
Au Séminaire de Saint-Hyacinthe.  
M. J. R. Ouellet.  
Au Collège de l'Assomption, M. L. A. A. Jetté.  
Au Collège de Ste. Anne, M. S. Vallée.  
J. B. BLOUIN, *Gérant.*